

Patrick HERIARD

Le manichéisme au miroir d'une leçon du Collège de France

Au troisième siècle, sous l'impulsion de son fondateur l'Iranien Mani, se développa une nouvelle religion, le "Manichéisme" qui se répandit de l'Iran à la Chine et à l'Europe.

Sa pénétration en Europe est attestée au IV^e siècle par de nombreux documents et aussi, le pense-t-on, au Moyen Age, sous une forme rénovée, notamment dans le midi de la France, à travers le mouvement cathare qui inquiéta tant l'Eglise chrétienne et contre lequel le Pape Innocent III ordonna une croisade (1209). Pendant 20 ans les hérétiques albigeois furent pourchassés par Simon de Montfort. Au camp «Dous Cramats» près de Montségur, a lieu chaque année une commémoration célébrant le souvenir de l'exécution par le feu des 205 derniers résistants cathares.

La religion manichéenne nous est aujourd'hui mieux connue grâce au renouvellement, ces vingt dernières années des sources et des textes manichéens auquel a contribué pour une part décisive le professeur Michel Tardieu, qui a été élu au Collège de France à la chaire d' «Histoire des syncrétismes de la fin de l'Antiquité» le 12 Avril 1991. C'est sa leçon inaugurale à laquelle il a bien voulu m'inviter que je me suis efforcé de restituer ici.

Le Collège de France! Prononcer ces quelques mots tout

simples, c'est en vérité parler d'une institution qui a donné à la France ses meilleurs esprits et c'est évoquer du même coup la Science dans ce qu'elle a de plus universel, de plus savant, de plus rigoureux, de plus achevé. Pour un universitaire, même émérite, être nommé au Collège de France est une suprême consécration, un insigne honneur ressenti comme tel par tous.

Ce n'est donc pas sans une certaine émotion, en cette fin d'après-midi du 12 avril 1991, que je franchissais les marches de cette auguste institution pour assister à la leçon inaugurale du professeur Michel Tardieu qui devenait titulaire de la chaire d'«Histoire des syncrétismes de la fin de l'Antiquité».

Mon émotion, ce jour, se justifiait par le fait que Michel Tardieu n'était pas pour moi tout à fait un inconnu. En effet, je ne pouvais m'empêcher de penser à ces quelques années en arrière où, avec quelques amis, nous avons fondé un cercle d'études sur la philosophie du père Teilhard de Chardin et en avons confié la direction à Michel Tardieu. Celui-ci, grâce à sa solide formation théologique, savait avec pertinence nous indiquer ce qui, dans la pensée de Teilhard, était conforme au dogme de l'Eglise ou s'en écartait.

Pour être sûr d'être bien placé, j'étais arrivé à l'avance et je m'en félicitais car en moins d'une heure, de nombreuses personnes campaient déjà devant l'entrée de la Salle 8 où devait se dérouler l'événement. Derrière la porte, j'imaginai, je ne sais trop pourquoi, une grande salle solennelle rehaussée d'ors et de cramois, plus propice, me semblait-il, à restituer la cérémonie du couronnement de mon ami. Aussi ma surprise fut-elle grande lorsqu'on nous fit pénétrer dans un modeste amphithéâtre à peine plus grand qu'une salle de classe d'école communale...

Les premiers rangs étaient réservés aux personnalités et aux éminents collègues de mon ami. Je me glissai dans la travée du milieu, à quelques mètres de l'événement. Michel Tardieu entra, très ému mais c'est cependant d'une voix ferme et assurée qu'il commença sa leçon inaugurale sur l'«Histoire des syncrétismes de la fin de l'Antiquité». Je lui laisse la parole.

«L'Histoire des syncrétismes de la fin de l'Antiquité est un intitulé qui apparaît pour la première fois au programme des enseignements du Collège de France... et résume de la meilleure manière des recherches sur le gnosticisme, le manichéisme et le

paganisme...». Ce changement d'intitulé ne signifie pas que «synchrétismes et religions soient synonymes mais se veut méthodologique et fait droit à une discipline renouvelée en profondeur et devenue autonome». Depuis 1972, en effet, «les textes gnostiques et les sources manichéennes directes ont doublé de volume. Les publications qui en ont résulté concernent les rites d'entrée dans l'Eglise manichéenne ainsi que tous les secteurs connexes : patristique, exégèses bibliques, littératures apocryphes... sans oublier les secteurs linguistiques et littéraires permettant une meilleure compréhension des langues iraniennes connues par les feuillets manichéens d'Asie centrale, de l'historiographie iranienne s'exprimant en arabe dans des traités doxographiques et hérésiographiques».

Le professeur Tardieu retrace alors, en parallèle, l'historique de l'enseignement des religions au Collège de France et à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, et évoque l'apport de ses prédécesseurs Charles Puech, Jean-Pierre Vernant, Guillaumont et Pierre Hadot qui n'abordaient plus «les questions posées en direction des croyances et pratiques des différents mondes de l'Antiquité ou de notre temps dans le cadre christianocentrique»... mais par «l'introduction de méthodes d'approche des faits religieux antiques par l'anthropologie, la sociologie et la psychologie historique».

Le professeur Tardieu poursuit en analysant les «vicissitudes» qu'a subies le mot de «synchrétisme» à travers l'Histoire :

«Le mot est grec et apparaît pour la première fois chez Plutarque où il sert à décrire les mœurs politiques des habitants de la Crète qui se réconciliaient à l'approche d'une invasion et opéraient leur union face à des adversaires venus du syncrétisme...

«L'appréciation négative à cette entraide, est venue des théologiens qui virent dans cette alliance un complot ourdi contre le Christ et ses représentants. Syncrétiser prit le sens de conspirer contre l'Eglise... et le terme, tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles acquit la mauvaise réputation qui ne l'a jamais tout à fait quitté. Les partisans et théoriciens du syncrétisme engendrèrent d'interminables polémiques, dont celle, célèbre, entre Leibniz et

Bossuet.

«Plus tard, au XIX^e siècle, ce que la mémoire savante retient du syncrétisme, ce n'est pas la valeur positive du terme, mais la caricature de l'objet. Une nouvelle étymologie à partir du mot grec signifiant "fusion d'éléments disparates" (*synkrisis*) se fait jour, et au milieu du XIX^e siècle, cette image négative sort du champ de la controverse théologique pour être appliquée au phénomène de la rencontre et de la fusion de la civilisation grecque et des mondes "barbares" conquis par Alexandre le Grand, phénomène couvrant la période entre la fin de la prééminence d'Athènes et la montée de la puissance de Rome. De nouvelles notions s'attachent alors à la représentation du syncrétisme.

«Il y a d'abord l'idée, prise à Polybe et à Tite-Live, selon laquelle le modèle idéalisé... s'abâtardit lors de sa transplantation en sol étranger, ensuite que cette dégénérescence est productrice de mouvements sectaires se développant en marge des grandes religions, ce qu'Ernest Renan appelle "les confins perdus de l'hellénisme ou des christianismes".

«C'est Henri Wallon qui diffuse le terme dans les sciences humaines... En fait avant Henri Wallon, l'Ecole allemande avait mis en évidence un des ressorts essentiels du syncrétisme, celui d'occulter sa préhistoire au moment où il parvient à ses expressions sociales, culturelles ou littéraires.

«La tâche de l'historien consistera, dès lors, d'une part à rendre compte du comment de l'occultation par la mise en place de mythes organisateurs ou de figures globalisantes... D'autre part à dissocier par la critique des sources les éléments constitutifs des mélanges et à identifier leur milieu d'origine... Les nouveaux textes gnostiques et manichéens font apparaître qu'aujourd'hui un syncrétisme n'est pas toujours inconscient de sa préhistoire. Tel est, à mes yeux, leur enseignement principal dont je voudrais retracer les lignes. Les gnostiques débattaient entre autres des objections de fond: comment un Dieu réputé tout puissant avait-il pu, à côté d'un ouvrage bien fait... produire la maladie et la souffrance?... Il ne pouvait être le Dieu véritable mais une contrefaçon, un travestissement. Tel est le point de départ du syncrétisme gnostique.

«A l'aide d'extraits pris à des recueils doxographiques, à des manuels de philosophie ou à des opuscules astrologiques, les gnostiques entendaient expliquer les origines de la mystification qui fit du Dieu créateur de la "Genèse", le Dieu suprême et véritable. Partant d'un *Traité du Codex II* de Nag Hammadi, un apocryphe attribué à Zoroastre est cité comme la source d'où a été tiré l'exposé sur le corps psychique. Ce personnage de Zoroastre était «la preuve irréfutable de la vérité puisqu'elle émanait de savants astrologues ou philosophes...

«Les gnostiques s'appliquaient donc à démolir le démiurge biblique, et le syncrétisme gnostique répond à la nécessité d'isoler l'élément juif des christianismes pour le mettre à égalité avec d'autres traditions religieuses... Marcion prend ici une place importante car il chercha à construire un christianisme pur, simple et homogène, c'est-à-dire non syncrétique, dépouillé et des spéculations grecques introduites par les gnostiques et des éléments culturels juifs conservés par la Grande Eglise... De nombreuses et florissantes communautés se sont réclamées de Marcion à diverses époques, en Mésopotamie et dans le Caucase, mais surtout en Iran et en Asie centrale jusqu'au XIX^e siècle. Mais l'impact de Marcion est ailleurs. La conception marcionite d'un christianisme défini par un anti-syncrétisme strict allait devenir paradoxalement le fondement d'une religion non-chrétienne définie par le syncrétisme le plus large, le manichéisme.

«A la différence de Marcion qui est un intellectuel de culture grecque, Mani est un prophète de tradition sémitique, c'est-à-dire un inspiré et un envoyé...Il compose en moyen perse, à l'intention du Roi de l'Iran, un memorandum de sa mission puis il rédigera dans sa langue maternelle, l'araméen oriental, bien d'autres livres destinés, comme le "Shâbuh Ragân", à justifier sa mission et à préciser les principes de sa religion. Les témoins qui subsistent de l'activité scripturaire de Mani attestent que l'écriture, mais aussi la miniature et la peinture, furent, pour les Manichéens, une forme privilégiée de leur action. Le contenu varié de leur littérature en prose ou en vers, montre que le souci constant du fondateur et des disciples a été l'appropriation et l'assimilation de traditions religieuses différentes: zoroastrienne, bouddhique et chrétienne, ou, pour reprendre la terminologie

manichéenne, l'iranienne, l'orientale et l'occidentale... La particularité du manichéisme dans l'histoire des syncrétismes de la fin de l'Antiquité réside en ceci, que la force de récupération des sages du monde s'y exprime dans une symbolique qui semble celle du disparate et de l'hétéroclite, mais totalement intériorisée sous un mode lyrique, langage par conséquent difficile à rendre en termes conceptuels et, par là, non-réductible à un cas de gnose. Ce phénomène original tient au fait que le penseur, dont l'influence a été décisive sur Mani, ne fut ni un théologien ni un philosophe mais Marcion qui était l'antisyncrétiste par excellence. En formulant un christianisme dépouillé de ses éléments grecs et juifs, Marcion offrait à Mani la possibilité d'articuler autour d'un matériau simple et imagé, toutes sortes d'assimilations, symétries et transformations susceptibles de devenir le langage commun des peuples à convertir. On sait que l'entreprise a échoué sur le long terme. Le manichéisme ne fut reconnu religion d'Etat que par un seul empire, celui des nomades Ouïgours de Mongolie... La cohabitation du manichéisme avec les communautés bouddhiques qui commence dès la fin du III^e siècle, s'étend sur près d'un millénaire en Asie centrale. Par ailleurs, ses intellectuels se confronteront pendant un demi-millénaire avec ceux de l'islam, dans le Sud Babylonien et en Iran.

«Parce que Mani l'avait voulue supranationale et non-iranienne, sa religion ne pouvait être l'assise d'aucun pouvoir en sa terre d'origine. Mais en même temps le manichéisme apparaît comme l'une des formes les plus réussies qu'a pu prendre l'interprétation que fait de soi le monde antique contre les deux mutations qui vont le détruire, en amont le christianisme, en aval l'islam.

«Pour étudier cette période de l'Antiquité, le chemin de traverse dans lequel je souhaite m'engager d'abord est celui de la mobilité et de la fusion des Dieux, phénomène que les anciens appelaient théocratie. Il conviendra d'en répertorier les formes, analyser les applications et les justifications. Il s'agit aussi de rechercher dans le contexte qui fut le leur la fonction des documents (Papyrus de Nag Hammadi) comme témoins des débats internes des gens réagissant à des événements extérieurs, qu'ils taisent ou évoquent seulement sous un mode cryptique.

L'histoire de cette littérature reste, à mes yeux, une tâche prioritaire. Mon but immédiat consistera à utiliser les inédits coptes pour établir la prosopographie du manichéisme ancien et reconstituer les itinéraires suivis par les religieux vers la Syrie et la mer Rouge mais aussi vers le Caucase et les régions de l'Est-Iranien.

«Il y a dans les syncrétismes de la fin de l'Antiquité beaucoup d'éléments relatifs à la vie matérielle et sociale, à l'histoire et à la géographie du Proche-Orient. Une des documentations les plus riches à exploiter dans cette perspective est celle fournie par le manichéisme ancien.

«Ecrivain de sa propre prophétie, Mani signe des livres qui répondent d'abord à des besoins locaux. Ses disciples racontent l'histoire du fondateur et écrivent leur propre histoire. Chaque tradition biographique, ou relation missionnaire, est signée d'un nom de disciple. Les destinataires des lettres de Mani sont signalés par le nom d'une ville ou d'une région où existait une communauté. Les noms des adversaires pris à partie sont indiqués: Bardesanites, Baptistes, Juifs, païens, Bouddhistes, Chrétiens, clergé mazdéen. Les noms propres de personnes et de lieux abondent ici. Le spectacle de la capitale sassanide et des villes de Mésopotamie a fasciné celui qui avait passé sa jeunesse dans un village des environs de Nippur.

«Il fait le portrait du médecin des rues avec ses instruments et sa cassette de médicaments. Il décrit métiers et artisans comme cette échoppe de menuisier dont un *Kephalaion* copte se plaît à détailler l'outillage. Il s'attarde sur les usages de la cour lors de l'accueil des visiteurs et invités royaux. Il est raconté ailleurs, dans le but d'expliquer la fonction démiurgique de l'apparition d'une image divine dans le monde céleste, comment les gens de la ville se pressent aux abords du palais pour guetter le visage, pour la première fois non-voilé, d'une princesse descendue dans la rue suivre le cortège funèbre de son bien-aimé.

«Un *kephalaion* inédit, qui présente un entretien entre Mani et un bouddhiste iranien, appelé Goundesh, décrit le groupe de disciples assis en cercle autour de Mani qui leur dicte les lettres à faire parvenir aux Frères de Mésopotamie.

«Sur un autre feuillet un disciple rappelle les circonstances dans

lesquelles les Manichéens, partis de Palmyre, après la prise de la ville par Aurélien, s'installent à al-Hira, où ils reçoivent un accueil chaleureux de la part du roi arabe local, le Lakhmide 'Amr B. 'Ad. Grâce à ce fragment, on peut noter les étapes de la progression du manichéisme depuis la frange désertique du Sawâd iranien vers la Syrie du Sud où, au siècle suivant, l'évêque de Bostra, Titus, polémique contre des Manichéens établis dans sa ville. On peut préciser aussi l'itinéraire de cette religion en direction des oasis de l'Arabie du Nord-ouest, contrôlées alors par des dynasties juives et d'où les Manichéens atteindront... Yathrib (l'actuelle Médina) et La Mecque.

«Les inédits coptes apportent aussi des informations sur les noms des premiers disciples qui, comme Mani, étaient des Araméens, sur leur milieu d'origine, les circonstances de leur conversion et la désignation du successeur de Mani à la tête de l'Eglise. A Hira, durant des siècles coexistèrent païens, Juifs, Manichéens, Zoroastriens, et Chrétiens de différentes confessions, de la même façon que dans l'oasis de Tourfan cohabiteront Nestoriens, Zoroastriens, Bouddhistes et Manichéens.

«Simple étapes de villes refuges, c'est vers des foyers de rencontre et d'échanges en Mésopotamie et en Asie centrale, autrement dit aux abords du monde iranien, que conduit, en tout cas «l'étude des syncrétismes de la fin de l'Antiquité»!

Le cours du professeur Michel Tardieu a lieu tous les mercredi de 17 à 18 h dans la salle 6 du Collège de France.